NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 Nº 4 1947

De la prise en charge de l'humanité par Jésus-Christ

Humbert BOUËSSÉ

p. 337 - 359

https://www.nrt.be/es/articulos/de-la-prise-en-charge-de-l-humanite-par-jesus-christ-2837

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

DE LA PRISE EN CHARGE DE L'HUMANITE PAR JESUS-CHRIST

I. LA QUESTION DANS LA PRESENTE CONJONCTURE SPIRITUELLE ET APOSTOLIQUE

Une époque aussi troublée que la nôtre ne peut laisser indifférent le penseur chrétien. Malgré ses tristesses et ses turpitudes, elle plaira jusqu'à l'enthousiasme à nombre de nos contemporains, désireux, ainsi qu'ils disent, d'un christianisme toujours plus incarné. C'est en vertu des exigences mêmes de leur foi qu'ils s'engagent aussi hardiment que délibérément dans l'étude et l'action relatives aux complexes politiques, sociaux et économiques. Ces chrétiens voient de plus en plus dans le mystère chrétien par excellence qu'est l'Incarnation du Fils de Dieu : une prise en charge de l'humanité tout entière par le Créateur en personne. Par là même, ils aiment à contempler en Jésus-Christ l'être de chair et d'os qui est le frère de tous les hommes, la conscience intégrale du monde, en même temps que le couronnement magnifique et souverain de l'univers en son ensemble, depuis les sphères angéliques jusqu'aux orbes physico-chimiques les plus élémentaires. Ces vues sont traditionnelles dans l'Eglise (1). Elles ont pu, comme tant d'autres familières à nos pères, connaître au cours des siècles des périodes de moindre attention et

(1) Matt., XI, 27 ; Ioan., XII, 32 ; *Eph.*, I, 10 ; IV, 10 ; *Col.*, I, 17-21 ; *Rom.*, VIII, 19-25. Saint Irénée, *Demonstr.*, c. 34 : « Par l'obéissance qu'il (le Verbe) a pratiquée jusqu'à la mort en étant attaché sur le bois, il a expié l'antique désobéissance occasionnée par le bois. Et comme il est lui-même le Verbe du Dieu tout-puissant dont la présence invisible est répandue en nous et remplit le monde entier, il continue encore (son influence sur le monde) dans toute sa longueur, sa largeur, sa profondeur ; car par le Verbe de Dieu tout est sous l'influence de l'économie rédemptrice et le Fils de Dieu a été crucifié pour tout, ayant tracé ce signe de croix sur toutes choses ». S. Jean Chrysostome : *In Ep. ad Eph.*, hom. I, 4, P.G., LXII, 16 : « Dieu a établi le Christ comme Chef de tous les êtres, pour les anges et pour les autres. Ainsi naît l'union, la liaison parfaite, quand toutes choses sont rangées sous un seul chef et reçoivent d'en haut un lien indissoluble ». Cfr P. Claudel, *Conversations dans le Loir et Cher*, Paris, 1935, p. 255 sq.

comme des éclipses partielles ; elles n'ont jamais été totalement absentes des perspectives chrétiennes. La liturgie suffirait à nous le garantir (2). Il fallait sans doute les dures conditions de vie que le développement du machinisme a faites à l'homme moderne, à celui du moins que la fortune n'a pas favorisé, pour que le chrétien réalisât au vif bien des requêtes humaines de sa foi. Il a fallu le spiritualisme désincarné, le laïcisme, l'individualisme, le totalitarisme d'Etat, le communisme, pour que le chrétien eût faim dévorante d'humanisme intégral, pour qu'il prît plus nettement et plus distinctement conscience du devoir de consacrer au Christ toute la vie humaine, pour qu'il saisît plus lucidement la beauté d'une vie d'homme véritablement vécue comme une liturgie de louange et de sacrifice, pour qu'il donnât à sa pensée et à ses démarches un plein sens communautaire, pour qu'il eût désir et souci de communion active et permanente avec tout ce qui est humain, sinon avec tout ce qui existe.

Cependant, chez des spirituels authentiques, il arrivera qu'on ne comprenne guère — c'est inévitable — que des entreprises tellement mêlées au domaine profane, voire au monde des techniques, soient assumées par des équipes de catholiques s'inspirant ouvertement des principes chrétiens. Ces spirituels ne nient aucun des points de vue qui séduisent leurs frères plus chaleureusement engagés dans le temporel ; ils redoutent seulement un clivage d'un plan supérieur à un plan inférieur, le passage d'une œuvre nécessaire à une œuvre accessoire, le décalage de l'Action catholique à l'action temporelle. Et comme, du moins en matière sociale et quelquefois économique, ces équipes sont épaulées, sinon dirigées, par des prêtres et des religieux, ils redoutent que ceux-ci, à la suite de tant d'hommes d'Eglise d'autrefois, ne troquent en fait l'office du sacerdoce contre l'office du laïcat. Leur préférence va à un travail, à leurs yeux plus urgent, plus actuel aussi parce que précisément moins nouveau et de tous

(2) Annonce solennelle de Noël au *Martyrologe Romain* : « Jésus-Christ, Dieu éternel, *voulant consacrer le monde par son avènement* très miséricordieux, conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie, fait homme. » *Hymn. Laud.* Temp. Pass., Brév. Rom. *Rite byzantin* : *Bénédiction des Fonts baptismaux* : « Vous êtes venu sur terre après avoir pris la forme d'un esclave, et vous vous êtes fait semblable aux hommes, car, Seigneur, à cause des entrailles de votre pitié vous n'avez pas supporté de voir le genre humain tourmenté par le démon, mais vous êtes venu et vous nous avez sauvés. » *Aux Vêpres de Noël* : « Vous avez brillé à nos yeux comme une lumière ! Christ Dieu, Lumière de lumière, éclat du Père, vous comblez de joie toute créature. » *A Matines* : « En ce jour *toute la création* est dans l'allégresse et la joie, parce que le Christ est né d'une jeune Vierge. » *A la Bénédiction des eaux des Théophanies* (6 janvier) : « Aujourd'hui *toute la création* est arrosée d'ondes mystiques. Aujourd'hui *toute la créature* porte un céleste flambeau. Aujourd'hui les créatures d'en haut sont en fête avec celles d'en bas, et celles d'en bas se mêlent à celles d'en haut ». J'emprunte la traduction de ces prières à l'ouvrage de Mercenier et Paris : *La Prière des Eglises de Rite byzantin*, 2 vol., Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgique).

les temps : à la tâche immédiatement et formellement surnaturelle de l'apostolat, œuvre conjointe, de plus en plus, et des prêtres et des laïques.

En somme, tandis que les premiers cristalliseraient volontiers tout le *fait chrétien dans la parole du Sauveur : « Dieu a tant aimé le* monde qu'il lui a donné son Fils unique » (3), entendant à la lettre le mot de cosmos, ainsi que l'ont fait saint Thomas et Cajetan (4), les autres, frappés d'abord par le caractère extra-temporel du message et de l'action du Christ, s'attachent avant tout à la déclaration du Maître : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (5). Forts de cette protestation du Seigneur, ces derniers se demandent si ce n'est pas pure utopie que de songer et de travailler à instaurer ici-bas une Cité de Dieu dans les mondes du politique, du social et de l'économique. Ils craignent, ce me semble, que le caractère intangible de la vérité chrétienne aussi bien que l'efficacité, d'ailleurs certaine, en bienfaits de tous ordres, des principes évangéliques, se trouvent compromis dans le risque d'explicitations et d'engagements du dogme et de la morale en la mouvance d'essais théoriques et d'applications techniques ; plus encore, en l'élaboration de plans sociaux et économiques, toujours discutables et essentiellement révisables. Si le royaume du Christ n'est pas de ce monde, et si à qui le cherche le reste est donné par surcroît ; plutôt que de viser directement au surcroît, à péril de ne rien atteindre, pourquoi ne pas donner tous ses soins, en ce qui regarde ses propres travaux comme en ce qui concerne l'orientation des efforts d'autrui, à ce qui est l'unique nécessaire et assure tout le reste ?

II. COMPLEXITÉS DE LA QUESTION

A coup sûr, il y a, dans l'évocation si brève de ces deux tendances d'esprit, un schématisme qui durcit l'une et l'autre. Aussi bien, l'intérêt n'est-il pas dans le tableau psychologique des deux personnages. Ce qui nous intéresse : c'est le problème objectif et doctrinal qui fonde radicalement une telle divergence d'attitude chrétienne en face du monde et notamment en face du monde moderne. Il s'agit bien de savoir quel sens précis il faut donner, dans les conseils divins, à l'Incarnation rédemptrice et quelle place — les deux choses sont liées — occupe chaque vie humaine dans le plan du salut.

Le Fils de Dieu n'a-t-il pris chair que pour mourir sur la croix et mériter à l'humanité pécheresse, avec le pardon de ses péchés, le recouvrement de ses droits à l'héritage céleste ? Dieu ne crée-t-il

(3) Ioan., III, 16.
(4) *Sum. Theol.*, III, I, 1, Comment. de Cajetan.
(5) Ioan., XVIII, 36.

chacune des âmes humaines et ne l'incorpore-t-il à l'organisme charnel qu'en vue de sa prédestination personnelle à la gloire de l'au-delà?

Ou bien, le Fils de Dieu, en assumant personnellement une nature humaine individuelle, issue de la race où il s'insère ainsi en personne, dans le temps et l'espace, ne prend-il pas en charge, n'assume-t-il pas virtuellement, avec la nature humaine en sa totalité, toutes les conditions de vie humaine dans l'espace et le temps, afin de toutes les consacrer, en les orientant toutes à la gloire de Dieu et à la sanctification des hommes? Si Dieu a donné un corps à l'homme, n'est-ce pas pour qu'il fût la plénitude de son âme, et, s'il lui a donné le monde, n'est-ce pas pour qu'il fût la plénitude de son corps? Vraiment fait homme au sein d'un monde avec qui les hommes ont des connivences secrètes et nécessaires, le Verbe de Dieu n'entretient-il pas avec ce monde, de par le mystère de son être en deux natures comme de par son œuvre de récapitulation universelle, des rapports de parenté plus authentiques encore et plus intimes? Enfin, en m'appelant à me sanctifier à l'image de son Fils, le Verbe incarné, sauveur du genre humain, Dieu ne m'appelle-t-il pas à travailler à la suite de mon divin Modèle et Chef, quoique de très loin, à l'édifice de ce corps du Christ qu'est l'Eglise? Or, comment puis-je coopérer à ce grand œuvre, sinon en vivant dans mon corps de chair, selon toutes les relations qu'un esprit incorporé est normalement amené à entretenir, non seulement avec ses frères en humanité, mais encore avec la nature qui l'entoure, le conditionne et le supporte en cette phase de son existence où se fixe sa destinée, laquelle est supraterrestre?

Si je parle à la première personne en posant cette question, c'est pour rendre plus saisissant un problème de vocation humaine qui est le problème de la personne humaine en tant que telle, et par conséquent le problème humain universel. Au reste, ce problème ne sera pas suffisamment résolu, dès là que nous aurons reconnu — ce qui ne souffre aucune difficulté — que l'homme ne peut s'épanouir personnellement et donc répondre à sa vocation ontologique en boudant son temps? Une solution précise, et non plus équivoque à force de demeurer confuse et vague, exige que soient dégagées davantage les complexités de la question.

Celle-ci, si je ne me trompe, peut se formuler ainsi : les dimensions nouvelles que prend à mes yeux d'homme d'aujourd'hui le monde, tel que la science de mon temps me permet de l'entrevoir puis de le dominer en rationalisant ses énergies à mon service et au service d'autrui, ne peuvent-elles être intégrées au cœur même de ma vie chrétienne? Cette intégration n'est-elle pas chose normale ; ne marque-t-elle pas, en soi, une invitation plus pressante et plus distincte, tandis qu'elle m'assure un ensemble nouveau de facilités cor-

respondantes, à une vie chrétienne plus haute, plus pleinement et plus extensivement humaine, comme plus cosmiquement rayonnante? L'emprise progressive de l'homme sur la nature ne marque-t-elle pas, de soi, un progrès parallèle et synchronique de l'humanité et n'intéresse-t-elle pas positivement l'avènement en ce monde du règne du Christ-Rédempteur? S'il est vrai que, dans la mesure où l'homme connaît mieux, en profondeur et en extension, le monde qui est son domaine et qui est davantage encore l'héritage et l'œuvre du Christ-Roi, de ce Fils de l'Homme qui est homme et Dieu indivisiblement ; s'il est vrai que l'humanité, dans cette mesure, donne à l'univers de faire retour à Dieu dans un hommage de louange plus parfaitement intelligent et plus distinctement reconnaissant ; n'est-il pas vrai aussi — et également — que l'Incarnation Rédemptrice gagne d'autant en densité humaine et cosmique, non dans son Chef évidemment, mais dans ses membres, dans ce « corps mystique » qui est l'achèvement du Christ en personne?

Clairement ou sourdement, toutes ces questions se posent à l'âme chrétienne de notre temps. En effet, les calamités que nous traversons, à l'heure même où nous assistons à une exaltation pratique des valeurs techniques, véritablement gigantesque, tandis que se dessinent toutes proches des réalisations industrielles et économiques, à échelle de titans, ne peuvent pas plus enlever à l'homme moderne, en face des découvertes et des œuvres qui sont sa gloire, la fierté légitime qu'elles suscitent naturellement, que les hécatombes et les misères sans nombre, qui en sont la dure rançon, ne le peuvent détacher de la vie. La confiance dans la vie, comme le sens des valeurs, demandent donc impérieusement que soient apportées à ces questions des réponses à orientation nettement humaniste et optimiste. Les prêtres les plus immédiatement engagés dans l'apostolat de pénétration le sentent vivement : je n'en donnerai comme témoignage que la signification convergente des pages, pourtant si diverses, de la première livraison de *Masses ouvrières*. Or il est incontestable que l'esprit humain, pour peu qu'il réfléchisse sérieusement à la lumière de la foi chrétienne, ne pourra que confirmer ces requêtes apostoliques. Celles-ci, d'ailleurs, rejoignent les plus instinctifs pressentiments de l'âme. Avoir confiance en la vie, n'est-ce pas, en effet, croire et espérer, qu'on la nomme ou non, en la Providence du Père des cieux et comment pourrait-on désespérer de l'homme sans cesser de l'aimer et par là-même sans cesser d'aimer Dieu : le premier et universel « philanthrope », comme le nommaient les Pères grecs? Cependant, on s'en doute, telle est la loi de tout approfondissement : la réflexion apportera de multiples et importantes distinctions à l'intuition spontanée. C'est dire qu'il sera sage, pour résoudre le problème de l'ampleur, de la profondeur et de la portée de la prise en charge de l'humanité en la Personne et en l'œuvre de Jésus-Christ,

selon que nous l'avons esquissé, de résoudre méthodiquement chacune des multiples et complexes questions qu'il soulève.

Au préalable, cette déclaration de principe et de méthode : nous ne pouvons connaître les conseils divins que par les confidences de Dieu lui-même. Ce n'est pas en raisonnant sur ce qui aurait pu être réalisé que l'on peut entrer dans les intentions de la divine Providence. C'est en écoutant les Prophètes, et notamment le plus grand de tous : Jésus-Christ ; et c'est en observant à la lumière de la foi ce qui a eu lieu, ce qui a lieu, ce qui aura lieu. En dehors de cette lumière, comme hors de ces trois temps, il n'y a rien de réel, mais pure abstraction ou construction conceptuelle hypothétique.

III. ELUCIDATION DOCTRINALE :

A. LE PLAN DE DIEU DANS LA CREATION ET LA CONDUITE DE L'UNIVERS

Or, en ce qui regarde conjointement la destinée du Christ, la destinée de l'homme et la destinée du monde, voici, sous forme de sentences volontairement condensées, ce que la foi nous enseigne, relativement au plan de Dieu dans la création et dans la conduite de l'univers :

1. C'est dans le Christ que toute la création prend sens et a consistance, parce que le Christ est Celui *par qui* et *pour qui* toutes choses ont été faites. Principe et Fin de l'existence des êtres et de leur gouvernement : voilà ce que c'est que d'être Principe et Fin de tout, Alpha et Omega.

Ainsi, c'est dans le Christ que le monde des esprits purs, le monde des esprits incorporés et le monde des corps trouvent leur première et dernière explication. C'est pour la gloire du Christ que ces trois mondes ont été créés. C'est en sa gloire qu'ils trouvent leur achèvement total : car Il est le Bien commun de l'univers. C'est pour la gloire du Christ que Dieu a permis et permet respectivement que défaillent de leur destinée personnelle des esprits purs et des hommes. Ce mystère du mal, si lourd à nos intelligences terrestres, serait pleinement résorbé si nous voyions la Sagesse de Dieu, où sont évidentes : a) la condition de la liberté chez la créature ; b) la suavité d'un gouvernement souverain, qui assure libéralement tout ce qu'il faut en vue de l'option heureuse ou en vue du travail qu'exige l'obtention d'une récompense : épanouissement ultime de la personnalité créée ; et ce, sans forcer la volonté de la personne, dont l'honneur sera précisément d'avoir conquis son bonheur, comme le prix d'un libre amour et d'un libre service ; c) la puissance, enfin, du Maître universel, qui sait faire concourir au bien de l'ensemble les défail-

lances individuelles, en reprenant ou rattrapant dans la sphère de la justice les déserteurs de la sphère de l'amour, et cela au bénéfice des serviteurs de l'amour. Car la justice en Dieu n'est que l'avènement triomphal de l'amour ; elle est essentiellement bonté.

2. Mais, si tout a été fait, si tout est dirigé souverainement en vue du Christ, tout a été fait, tout est dirigé aussi et indivisiblement en vue des élus. Le Christ, Chef et *Bien commun spirituel* de l'univers, est la Tête vivante et vivifiante de toutes les personnes créées, anges ou hommes, qui acquiescent librement, d'un consentement d'amour et de service, aux avances d'amour et de bienfaits du Créateur. Ce sont ces personnes, anges ou hommes, que nous nommons les élus.

3. Le monde infra-humain est donc tout entier pour l'homme et tout entier pour le Christ, comme dans l'homme le corps est pour l'âme dont il est la plénitude. La lutte entre le bien et le mal, l'antagonisme et la différenciation des voies entre les hommes justes et les hommes injustes, entre les serviteurs de l'amour et leurs adversaires, tiennent à la trame de l'histoire humaine et à la destinée collective de l'humanité, et donc à la poursuite du bien commun. Thèse et antithèse, pensées et vécues, élaborent l'une et l'autre la synthèse : conformément au plan de Dieu et aux lois de la nature humaine que couronne la liberté des personnes. C'est pourquoi le monde infra-intelligent offre à l'homme le spectacle symbolique et pédagogique d'une lutte au service de l'ordre et de l'amour, à travers des linéaments de souffrance et de sacrifice. C'est si vrai que le péché de l'homme, qui est à la racine de l'Incarnation, trouve défaite et résorption, à son point culminant, en son cas majeur. De cette sorte, le Christ-Rédempteur, mort en croix pour le salut des hommes, est plus grand, plus glorieux à Dieu et donc plus bienfaisant pour le monde qu'il couronne et achève ultimement, que ne l'eût été un Christ venant seulement parachever un monde innocent. D'une part, en effet, l'amour miséricordieux marque la puissance extrême de l'amour (6). D'autre part, en Jésus-Christ, la source de toutes grandeurs est bien qu'il est Dieu en personne ; mais là ne sont pas toutes ses grandeurs. Il y faut joindre toutes les grandeurs humaines, notamment toutes ses grandeurs de science et de sainteté créées. Jésus-Christ, c'est l'unicité de la Personne du Verbe de Dieu ; mais c'est, aussi radicalement et aussi indissolublement, la dualité de la nature humaine et de la nature divine.

Dès lors, s'il est vrai qu'on ne remarquera jamais assez comment

(6) S. Thomas, *IIa IIae*, 30, 2 : « La miséricorde est la plus haute des vertus, en soi et chez Dieu. En effet, il appartient à la miséricorde de donner aux autres — et ce qui est plus — de subvenir au besoin des autres. Or, ceci surtout est du supérieur. Aussi apparaît-il que d'être miséricordieux est le propre de Dieu et que c'est dans la miséricorde que se manifeste davantage la Toute-Puissance divine ».

Incarnation et Rédemption ne peuvent rien ajouter à la grandeur et au bonheur de Dieu, il est également vrai qu'on n'observera jamais assez, non plus, comment Incarnation et Rédemption ajoutent à la grandeur de l'homme en l'Homme-Dieu. Car si l'humanité du Sauveur n'est pour rien dans le don de l'Incarnation, elle est pour tout, bien qu'en second, — Dieu seul est premier toujours et partout — dans le don de la Rédemption. Or, de ce point de vue, le don de la Rédemption ajoute une grandeur de surcroît à la grandeur immanente à l'Incarnation, comme il ajoute un bonheur de surcroît à la béatitude essentielle des élus. L'Homme-Dieu, rédempteur, ne règne pas seulement sur l'univers par droit de naissance, en raison de la nature divine de sa personne ; il règne aussi par droit d'acquisition, en raison des humbles travaux méritoires accomplis en sa nature humaine. L'éternelle béatitude des hommes rachetés ne sera pas purement et simplement de voir Dieu. Ce sera, en plus, la joie, ayant été délivrés du mal, guéris et vivifiés par un Christ frère de race, de voir l'apothéose de son humanité glorifiée et de contempler en elle la pleine revanche de l'homme sur les ennemis de l'homme : le péché et la mort. Ce sera d'offrir, dans l'Humanité du Christ et par elle, fondus dans le sacrifice de louange et d'action de grâces du Chef victorieux, Prêtre de l'univers, leurs sacrifices de louange et d'action de grâces à l'Auteur de tout don.

4. Tout ceci implique, ce que d'ailleurs exige la simplicité de Dieu en la perfection absolue de sa Sagesse et de sa Puissance, une parfaite unité de plan en la Providence. Si Dieu a créé le monde, c'est dans une prévision ordonnée du péché humain, réparé par le Christ. Au reste, cette humanité, pécheresse mais sauvée par le Christ, apparaît à la réflexion comme une humanité à destin plus humain qu'une humanité gardée du péché en la totalité de son extension. Je m'explique, car le paradoxe est évident. La même équivoque, en effet, — et elle est redoutable pour la rectitude de la pensée et de l'action — gît sous l'épithète d'« humain », qui se cache sous le vocable de « naturel ». Envisage-t-on la nature de l'homme sous l'aspect empirique et historique des faits : à ce point de vue on dira que le péché est humain comme est humaine l'erreur. L'envisage-t-on plutôt sous l'aspect normal ou normatif du droit, on dira alors que le péché est contraire à la nature de l'homme, qu'il est « inhumain ». D'où vient cette opposition, constatée, du fait et du droit, sinon de la nature hybride de l'homme? L'homme est constitué de corps et d'âme. Or, un être constitué d'une multiplicité d'éléments est par nature voué aux combats et aux divisions, qui naissent spontanément des tendances respectives, nécessairement diverses, de ces éléments. Ainsi apparaissent naturels et humains — *ex natura hominis* (7) —

(7) Pour ces distinctions, si grosses de conséquences, on pourra consulter S. Thomas, *Ia IIae*, q. I, avec comment. de Cajetan, et le *De malo*, q. V, art. 5, Comp. theol. 152.

non seulement les tentations internes, la fatigue, la souffrance, la mort ; mais le péché lui-même. Car il est fatal qu'une nature peccable, en certains de ses individus tout au moins, pèche de temps à autre (8). Pour qu'il en fût autrement en fait, il faudrait que les individus de cette espèce fussent gouvernés d'une manière qui ne respectât pas leur nature même, et n'est-ce pas cet irrespect qui caractérise un régime dictatorial (9) ?

Cependant, il est suivant la nature de l'homme — *secundum naturam hominis* (10) — de maîtriser et de diriger sa vie selon les ordonnances ou intimations de la raison. Il est, en effet, suivant la nature d'un être d'atteindre sa fin, c'est-à-dire son épanouissement dernier, en se développant harmonieusement dans le sens de ses tendances les plus foncières et suivant leur hiérarchie : d'un mot, selon l'idée directrice immanente à sa constitution, laquelle est un tout ordonné — *secundum formam*. Cette idée directrice représente la vocation ontologique des natures. En ce sens, l'ordre rationnel dans les mœurs : la santé, le bonheur, une vie de pérennité d'où la mort corporelle soit exclue ; voilà autant de biens humains, naturels à l'homme, au point que leurs contraires fassent figure de réalités inhumaines et soient vraiment telles en face de la nature de l'homme dont elles contrarient les tendances les plus hautes : celles de l'âme raisonnable et immortelle dont l'appétit le plus radical est la béatitude.

Ces distinctions ne sont point vaines subtilités ; elles éclaireront l'économie rédemptrice en son déploiement intégral. Mais, dès maintenant, elles permettent de discerner la condition de l'homme pécheur, mortel et racheté, comme plus humblement humaine, en épaisseur animale, que la condition de l'Eden. Celle-ci, sans doute, par suite de l'ordre raisonnable parfaitement obéi en toute l'activité consciente de l'homme innocent, par suite aussi de l'immortalité qui attendait la vie corporelle, était plus hautement humaine, en dimensions spirituelles. Mais, la condition présente, jugée en ses perspectives totales, en fonction du Royaume céleste auquel elle dispose, est plus pleinement humaine en élévation surnaturelle, puisque la grâce y utilise les infirmités naturelles de l'âme et du corps — *ex natura hominis* — en vue d'une condition bienheureuse, tout ensemble plus pleinement et plus hautement humaine. Cette plénitude et cette hauteur de la condition à venir du salut sont indéniables. La raison en est double : l'innocence acquise et inamissible dans une vie corporelle, et donc pleinement humaine, totalement spiritualisée, et donc hautement humaine ; le Christ, Chef de l'univers et Tête de l'humanité glorifiée, lequel comme tel sera tout en tous.

---

(8) *I*ª, q. 48, a. 2, corp. et 3 m.
(9) Comp. theol. 142.
(10) Cfr note 7.

B. DEPLOIEMENT DU PLAN DE DIEU DANS LE CHRIST DE L'HISTOIRE

1. *DANS LE CHRIST, EN PERSONNE*

Le Christ est, en effet, le lieu de rassemblement de l'univers. Il récapitule tout en Lui.

D'abord, en son être même, en raison de sa structure ontologique de Verbe incarné : Dieu et Homme dans l'unicité de la Personne divine. Là-dessus, il n'est nul besoin d'insister en cette étude, bien que, comme on le sait, là soit le fondement et la source de tout le reste.

Ensuite, dans son œuvre. En son esprit d'Homme-Dieu, où l'univers se reflète et en qui toutes choses sont évidentes. Dans son cœur d'Homme-Dieu à qui tout l'univers est aimable et qui attire tout à Lui, c'est-à-dire à ses fins d'amour. Dans toute sa vie d'Homme-Dieu en la terre comme au ciel. Et c'est ici qu'il importe de fixer nos réflexions ; car — la pensée chrétienne contemporaine néglige souvent de l'observer — cette œuvre grandiose de récapitulation universelle, dans le Christ, *d'incarnation* comme on dit volontiers aujourd'hui, s'opère en plusieurs moments : dans le Christ en Personne et en son Corps mystique. Et ces divers moments sont essentiels au déploiement du plan de Dieu dans l'économie rédemptrice.

1. *Premier moment.*

Le Christ inaugure son œuvre par l'offrande, à son entrée en ce monde, de toute sa vie méritante, dans une chair de faiblesse et d'humilité, chair où le péché de l'homme a laissé ses traces. Par consentement d'amour et de religion au plan du Père, comme de par son amour spontané d'homme pour l'homme, cette offrande comprend notamment la douloureuse acceptation de la mort. Cette mort est dès ce premier instant envisagée et consentie comme le terme d'une lutte des ténèbres contre la lumière, comme l'aboutissement d'un combat où l'amour désintéressé de l'humanité tout entière affronte l'égoïste amour de soi-même, lequel porte l'homme pécheur au mépris de Dieu et des autres, des autres et de Dieu.

2. *Deuxième moment.*

Le Christ poursuit ses travaux par l'exécution quotidienne de sa vie méritante, à travers les joies de l'enfance, les labeurs de l'artisanat rural, le silence et les affections de la vie familiale. Il manifeste ainsi que, si le Fils de Dieu a pris chair, ce n'est pas seulement pour mourir sur la croix, mais pour consacrer, en la partageant, la condition humaine. C'est ensuite la vie publique et apostolique. Cette vie est faite de prière et de prédication — l'Homme-Dieu est venu ren-

dre témoignage à la vérité et il en mourra — ; mais elle comporte aussi le soulagement des misères corporelles, filles du péché et symboles de ses effets désastreux. Elle comporte, enfin, le soulagement spirituel des âmes. Cette œuvre de consécration, d'enseignement et de miséricorde totale, spirituelle et corporelle, à l'égard et au bénéfice de l'homme en sa condition pécheresse, trouve sa consommation sur la croix : « consummatum est ».

Là, en effet, Jésus-Christ, dans l'ultime don de soi-même qu'un homme en la terre puisse faire à Dieu et aux hommes, dans l'acte qui consomme la vie humaine en sa condition présente : l'acte de mourir, scelle de son sang la véridicité de son enseignement, en vivant jusqu'au bout le contenu de son message : « Dans sa bonté libérale et miséricordieuse, Dieu veut se réconcilier l'humanité ; Dieu aime l'homme ; l'unique mal que l'homme ait à redouter n'est pas de perdre la vie de son corps, mais bien de perdre son âme par le péché et, avec l'âme, le corps lui-même : la vie est bonne, elle a un sens exaltant, le bonheur lui est promis, mais son acquisition est suspendue à l'oubli et au don de soi dans la générosité ».

Cette mort du Christ : je regrette qu'elle n'occupe plus dans la théologie et la spiritualité d'aujourd'hui la place qu'elle tient dans les conseils divins, comme saint Thomas d'Aquin l'a si nettement marqué et comme le P. Mersch l'a profondément relevé. C'est par elle que l'humanité a été rachetée. C'est par elle que le Sauveur a achevé — et ce verbe doit être entendu en son sens le plus fort — sa prise en charge de l'humanité en ce monde. Par elle, en effet, le Fils de Dieu a pris sur Lui effectivement la peine qui consomme toutes les souffrances de l'homme, tandis qu'il chemine ici-bas et œuvre pour fixer sa destinée.

En toute vérité, c'est cette prise en charge de l'ultime peine de l'homme, dernière punition du péché en la condition terrestre, qui a rendu pleinement efficace la compassion du Fils de l'Homme pour l'homme, et cela au moment même où elle fut effective ; car, en mourant d'une mort volontaire, sous l'inspiration des sentiments de charité, de religion et d'obéissance, l'Homme-Dieu présenta à Dieu pour toute l'humanité, dans une réparation de justice magnifique et surabondante, la seule objectivement adéquate, à la suprême étape de ses acquisitions onéreuses, le droit aux pardons divins pour tout péché. Par cette œuvre de *satisfaction* de l'Homme-Dieu envers Dieu, est à jamais renversé, pour les hommes qui s'uniront au Rédempteur, l'obstacle que le péché interpose entre Dieu et l'homme ainsi qu'entre l'homme et la création en ses fins humaines et divines.

3. *Troisième moment.*

Victime du péché de l'homme, mais plus réellement encore, son Vainqueur, le Christ manifeste sa victoire par la résurrection de sa

chair et son exaltation au sommet des cieux. Récompense des mérites acquis en son humanité de voyageur terrestre, cette glorification du corps physique du Fils de l'Homme entre comme composante dans le témoignage que le Christ a rendu à la véridicité de son message. Elle est le signe que Dieu aime les hommes et que si, pour les en guérir, il a pris sur lui les maux des hommes, il a la puissance de les détruire. Elle est, enfin, symbole et figure prophétique de l'œuvre du Christ dans les hommes qui se feront ses disciples.

2. *HORS DU CHRIST EN PERSONNE*

Il est, en effet, hors du Christ, je veux dire, hors de sa chair : un déploiement de son œuvre rédemptrice et récapitulative. Cet épanouissement, qui est la consommation du Sacerdoce et du Règne de l'Homme-Dieu, s'effectue lui-même en deux moments, dont l'un est dans le temps et l'autre dans l'éternité.

C'est évidemment sur le premier moment, sur le déploiement qui précède et prépare « les nouveaux cieux et la nouvelle terre », sur son vrai sens, sur son conditionnement et sur ses répercussions dans le monde, qu'il convient en cette étude d'arrêter notre attention, si nous voulons juger distinctement de l'ampleur de la prise en charge de l'humanité par le Christ, puis en tirer des règles normatives pour la vie spirituelle et pour la vie apostolique.

1. *Sens du déploiement en question.*

Chez l'homme, avons-nous dit, le corps est la plénitude de l'âme ([11]). A creuser cette vérité, nous nous disposerons à entendre d'abord que le monde est la plénitude du corps de l'homme et ensuite que l'ensemble des saints, de ces êtres qui vivent de la grâce du Sauveur, est le corps mystique, la plénitude du Christ.

Fait pour l'âme, le corps lui est subordonné ; il est à son service. Sans lui, l'âme ne pourrait exercer pleinement ses opérations. Ce-

(11) Saint Thomas, *in Ephes.*, cap. 1, lect. 8, n. 3 : « A qui cherche pourquoi dans un corps naturel il y a tant de membres, des mains, des pieds, des os, des nerfs, etc., on répondra que c'est pour le service des diverses œuvres de l'âme, dont elle-même peut être la cause, le principe et qui sont virtuellement en elle-même. Car le corps est fait pour l'âme et non inversement. En ce sens, le corps naturel est la plénitude de l'âme. Car s'il n'y avait pas les membres complets avec le corps, l'âme ne pourrait pas exercer pleinement ses opérations. Mais, il en va de même du Christ et de l'Eglise. Et parce que l'Eglise a été instituée par le Christ, on dit que l'Eglise est la plénitude du Christ, c'est-à-dire que tout ce qui est virtuellement dans le Christ se trouve accompli mystérieusement dans les membres de l'Eglise elle-même, tandis que tous les sens spirituels, tous les dons et tout ce qui peut exister dans l'Eglise, toutes choses qui sont surabondamment dans le Christ, dérivent de lui dans les membres de l'Eglise et y trouvent leur parfaite actualité. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute *« qui omnia in omnibus adimpletur »* ; il rend ainsi tel membre de l'Eglise sage selon la sagesse parfaite qui est en lui et tel autre juste selon la parfaite justice, et ainsi de suite ».

pendant, l'âme donne au corps humain et son être et ses activités, en ce que cet être et ces activités ont de formellement humain. Ainsi, le monde infra-humain est-il fait pour le corps de l'homme qu'il conditionne, qu'il supporte et, par l'entremise du corps, pour l'âme, qu'il instruit et qu'il enchante en vue du bien : vérité, bonté, plaisir, utilité, beauté, activité vertueuse. Ainsi, les hommes et le monde soumis à l'homme sont-ils faits pour le Christ qu'ils glorifient dans la louange que les élus parmi les hommes adressent à l'Homme-Dieu, au nom de la création qui est leur héritage, comme elle est le sien.

Il y a pourtant une différence entre le rapport de l'âme et du corps et le rapport du Christ et des saints. L'image qui sert de substrat à la théologie du corps mystique a portée d'analogie : elle ne court que sous l'incidence précise où la perfection descend de l'âme dans le corps, de la tête dans les membres. Par contre, ce qui, dans l'âme, indépendamment du corps, ne se trouve que virtuellement, en sorte que les opérations de l'homme représentent plus de valeur totale que les opérations de l'âme séparée, se trouve en absolue valeur dans le Christ, indépendamment de son épanouissement au dehors ; le corps mystique du Christ n'ajoute pas plus à la perfection intrinsèque du Sauveur que le monde n'ajoute quoi que ce soit à Dieu-Créateur. Certes, quand Paul écrit que « le corps est pour le Seigneur et le Seigneur pour le corps » ([12]), il énonce tout le mystère du Christ. Mais il faut entendre ces deux « pour » en deux sens différents. Le premier indique le service religieux, la sujétion ontologique, la subordination de l'inférieur au supérieur qui est sa fin et, comme telle, l'achève et le tonifie ; le deuxième signifie la condescendance libérale et désintéressée du don, la pure et grande miséricorde : principe de tout bienfait, l'ultime récompense dans la joie et le repos : « principium et finis » ([13]).

L'intégration du corps mystique à sa Tête n'est donc en aucune manière une consommation ou un perfectionnement de l'Incarnation, mais le déploiement dans les membres du Christ, que sont les hommes rachetés, des richesses de vie divine contenues surabondamment, comme en leur source, dans le Fils de Dieu fait Homme et sacrifié pour les hommes en divine Victime de propitiation.

Cette observation est d'immense importance et de particulière actualité. D'une part, en effet, la dureté des temps paraît à beaucoup faire échec à la Rédemption. D'autre part, toute une littérature pieuse, voire mystique, d'apparence peu virile, se complaît à présenter le Christ comme un pauvre qui mendie auprès des hommes aide et consolation. On voit bien la portée salutaire de tels appels. On aimerait à y voir aussi nettement inculqué que le Sauveur, Vain-

(12) *I Cor.*, VI, 13.
(13) Voir note 11.

queur du monde à jamais, ne peut demander à être secouru et consolé qu'en la personne de ses membres, des hommes misérables et sans espérance en ce monde, qu'il a rachetés de son Sang et qu'il veut enrichir de sa joie en donnant à d'autres hommes, ses amis, la grandeur de collaborer à la bienfaisance de ses vouloirs miséricordieux.

De ce point de vue, doctrinalement incontestable, l'immense effort de l'humanité, au double plan de la nature et de la grâce, dans l'interprétation et l'utilisation de l'univers qui est son achèvement, doit être considéré non comme un complément apporté à l'œuvre personnelle de Jésus-Christ ou comme le développement de potentialités contenues en elle. Encore une fois, l'œuvre de Jésus-Christ est, en Lui, en son absolue perfection ; ce n'est pas la perfection du bouton aspirant à la perfection de la fleur, mais la perfection de la source en regard de ses ruisseaux : c'est la perfection de la cause totale face à ses effets, la perfection de Dieu en face de tout ce qui existe et n'existe que par Lui.

2. *Conditionnement de ce déploiement.*

Ainsi donc, n'est-ce pas le Christ qui a besoin que les hommes accomplissent leurs vocations personnelles dans l'espace et la durée, pas plus du reste qu'il n'a besoin du cosmos pour régner dans les cieux. Ce sont les hommes qui ont besoin du cosmos et de Jésus-Christ ; les hommes qui ne peuvent atteindre leur achèvement plénier et personnel sans utiliser le cosmos dont ils sont matériellement dépendants ; les hommes qui ont besoin de Jésus-Christ pour exercer pleinement l'office royal et sacerdotal qui est le leur et donner ainsi à l'univers son plein sens, en atteignant eux-mêmes leur propre finalité ([14]). C'est le cosmos qui a besoin des hommes et de Jésus-Christ pour accomplir sa vocation dans la vocation et la perfection de l'humanité et de son Chef. De même, en effet, que Dieu appelle les êtres qu'il crée à exercer leurs propres opérations en participation à son action créatrice ; de même Jésus-Christ, Souverain Roi et Souverain Prêtre, appelle-t-il tous les hommes afin de les ennoblir de sa propre noblesse, à la dignité de coopérateurs en son œuvre de perfectionnement et de récapitulation de l'univers.

Ainsi servir Dieu, en Jésus-Christ, est-ce régner avec Jésus-Christ. Le Christ, crucifié, ressuscité et glorifié, monté au-dessus des cieux, remplit et accomplit toutes choses : sa victoire n'est pas en jeu, ni son offrande et remise de toutes choses à la gloire du Père. L'unique question concerne les hommes, ses frères : s'associeront-ils, en sa dépendance, et sous son influx, à sa Royauté et à son Sacerdoce, en acceptant de communier à sa vie, à ses travaux de la terre et à

(14) *Comp. théol.*, 148 : *que tout a été fait pour l'homme.*

ses biens du ciel : « omnia mea tua sunt » ; ou ne s'y associeront-ils pas ? Amasseront-ils avec lui ou sans lui préféreront-ils dissiper ?

La question s'adresse à chacun des hommes. C'est à chacun d'opter librement. Il s'agit, non de la destinée du Christ en personne, mais de la destinée de l'humanité, dont le Sauveur veut faire son corps « mystique », sa plénitude en se l'unissant d'amour dans une communion de destinée. Il s'agit de l'œuvre du Christ, hors du Christ en personne. Mais les membres vitalement unis à la Tête ne font qu'un avec elle : « omnia tua mea sunt ». Bien que distincts en leurs personnalités propres et hors de l'humanité du Christ, les saints, en qui s'accomplit l'œuvre du Christ, sont dans le Christ en personne, dans la personne du Christ plus intimement encore que le monde est en Dieu. En ce sens, on osait écrire naguère que « Jésus-Christ est plus incarné au XXe siècle qu'au XIIe, d'autant plus incarné qu'il assume plus d'humain » (15). Cette affirmation vigoureuse et inattendue, comme cette autre : « Jésus-Christ est plus incarné à trois ans qu'à deux ans, et plus à vingt qu'à dix » (16), ne pourraient induire en erreur que ceux-là qui ignoreraient tout du mystère de l'Incarnation et du mystère de l'Eglise. A coup sûr, il y a dans ces assertions un sens orthodoxe et savoureux dont tout chrétien fervent perçoit la portée exaltante, ne serait-ce que confusément.

3. *Répercussions, dans l'histoire, de ce déploiement.*

L'erreur serait — mais qui donc y songe ? — de réduire à une incarnation improprement dite le mystère du Dieu fait homme ou de voir une incarnation proprement dite dans le mystère de l'unité vitale et mystique du Christ avec ses membres. L'erreur serait encore de penser que le mystère de l'Incarnation a seulement été inauguré et non pas pleinement réalisé « le jour où Marie conçut par l'opération du Saint-Esprit ». L'Incarnation, est-il besoin de le rappeler, c'est au sens propre l'assomption par le Verbe de Dieu d'une nature humaine individuelle à laquelle est donné de subsister en la Personne du Fils, hors de laquelle elle n'a ni existence ni personnalité. L'incorporation progressive de l'humanité, qui « se poursuit au cours de l'histoire de l'Eglise où le Christ prend possession des cœurs, les emplissant de charité » (17), est une incorporation du Verbe déjà incarné et pleinement, qui ne peut s'entendre qu'au sens métaphorique où Paul dit de Jésus qu'il est Tête de l'Eglise et de cette dernière qu'elle est le corps du Christ.

L'idée exaltante, si riche d'applications spirituelles et apostoliques, c'est cette idée d'un déploiement progressif du mystère du Christ en

(15) *Masses ouvrières*, 1e livraison : R. P. Varillon, S. J., *Incarnation et Apostolat des Masses Ouvrières*, p. 43 et suiv.
(16) *Ibidem.*
(17) *Ibidem.*

sa vie personnelle, au cours de son histoire individuelle, et dans sa vie collective, au cours de l'histoire humaine. Cette idée aussi d'un déploiement progressif des valeurs humaines au cours de l'histoire. Il est clair, en effet, qu'en plus de l'assomption de la nature humaine au plan de la substance spécifique telle que le mystère de l'Incarnation le réalise chez le tout petit enfant que la Vierge porte en son sein, il y a l'assomption graduelle des phases de développement corporel, psychique et intellectuel, par où passe la condition humaine la plus parfaite depuis la tendre enfance jusqu'à la maturité. De cette assomption à réalisme franc et à puissante exemplarité sanctifiante, un Thomas d'Aquin a eu l'intuition profonde, lorsqu'il a établi avec tant de vigueur l'existence en Jésus d'une science expérimentale acquise. Il est non moins clair que l'histoire humaine est l'histoire mystérieuse mais authentique du peuple de Dieu en marche vers la Cité des saints. L'histoire, le mystère même de l'humanité s'acheminant de génération en génération à l'âge adulte qu'elle doit revêtir dans le Christ. Ou, pour prendre les choses de l'autre côté, le mystère du Christ, Tête des saints, s'incorporant au cours des siècles les hommes que son Père lui a donnés en héritage et qu'il s'est acquis par son sang. Tout ceci, aux yeux du chrétien, est incontestable.

Ce qui est moins clair : c'est l'existence d'un déploiement progressif des valeurs humaines au cours de l'histoire, et cela en liaison avec le cheminement sur terre du peuple du Christ.

C'est là qu'il nous faut user d'un grand discernement, si nous ne voulons pas tomber en de multiples illusions de progrès : l'illusion scientifique, l'illusion économique, l'illusion pédagogique, l'illusion des techniques. Certes, les sciences sont en progrès constant. La sagesse humaine offre-t-elle le même spectacle ? Meyerson ne le jugeait pas, qui écrivait en 1931 en une page célèbre « *Du cheminement de la Pensée* » : « En aucun temps l'humanité pensante en son ensemble n'a été sensiblement plus stupide qu'elle ne l'est actuellement, et seule la vanité des vivants est susceptible de leur rendre acceptable la supposition du contraire » ([18]). Ce jugement d'un philosophe revenait à ma mémoire au moment où je lisais dans le liminaire de « *Masses Ouvrières* » ([19]), sous un anonymat qui ne me paraît pas indéchiffrable : « Nous voici à un temps où, jusque dans le frémissement physique de nos esprits, nous éprouvons la transformation générale et profonde des conditions humaines. Nous discernons, sous toutes les perversions, la vérité intraitable d'une croissance tragique et grandiose de l'humanité. »

L'opposition est-elle irréductible ? Les points de vue du philosophe et du théologien ne sont point les mêmes. Le premier, ici, cons-

(18) T. II, p. 569.
(19) *Masses ouvrières*, 1e livraison.

tate qu'en fait la science n'a pas assagi l'humanité en son ensemble et il est difficile de récuser le constat. L'autre, à travers l'évolution et les révolutions des conditions humaines, aperçoit un phénomène de progrès pour l'humanité ; il voit *d'avance* ce qui doit arriver et à l'avènement de quoi doit travailler l'apôtre qui a foi dans les fins providentielles. Ce jugement optimiste du théologien n'est donc pas fondé sur le mythe d'un progrès dont les composantes seraient les illusions de science, d'économie, de pédagogie, de techniques suffisant par leur seul essor à amener une élévation correspondante de la pensée et des mœurs humaines. Loin d'être illusoire, ce jugement est simple hommage à l'optimisme chrétien, foi à l'Incarnation rédemptrice. La nature et la grâce ne sont pas l'œuvre de deux divinités opposées : il n'y a qu'une Providence et qu'un Gouvernement d'un unique Dieu dans le monde. Tout en cette Providence et en ce Gouvernement est pour le Christ et ses élus. C'est ce qui explique cette notation de notre théologien : « le temps et le lieu, les états de l'homme et les structures de la société entrent dans l'économie de la grâce ; ils en sont la matière, et leur destin terrestre dénonce déjà les « diverses vocations des hommes ».

Cette pensée est à méditer. Elle permet de distinguer nettement l'optimisme chrétien de l'optimisme illusoire qu'est l'optimisme matérialiste. M. Nédoncelle, dans son beau livre : « *La réciprocité des consciences* », écrit justement : « L'efficacité de la valeur n'existe finalement que dans la réponse que nous voulons bien donner à sa perception... Tout dépend de notre liberté, qui devient en un sens une valeur supérieure aux autres valeurs. La réalisation des valeurs est la valeur suprême ». Oui, mais entendons bien cette réalisation. « Il n'y a pas de réalisation infra-humaine des valeurs. Une incarnation des valeurs ne peut s'effectuer que par l'homme... L'homme seul rend la valeur productrice et efficace ». Car « les techniques, la science en ses applications, y compris l'organisation sociale et politique de l'humanité, sont indifférentes à l'inspiration qui les dirige » ([20]). Elles sont mécaniques, et c'est l'inspiration dont elles procèdent qui fait leur valeur humaine. « Les lois ne font les mœurs que si, plus radicalement encore, les mœurs font les lois ».

Voilà pourquoi seule la pratique morale de la générosité, c'est-à-dire la vie vertueuse qu'anime la charité divine, peut travailler efficacement et formellement au progrès des consciences et des personnes en leur réciprocité, et donc au progrès humain proprement dit. En conséquence, pas de progrès humain proprement dit, sinon en dépendance du progrès chrétien et en synchronisme absolu. Tel est le droit, que vérifie le fait. « Il faut que tout ait son âge. Rien qui n'attende sa perfection de la durée », pensait Tertullien. Que les

(20) Nédoncelle, *La réciprocité des consciences*, Paris, Editions Montaigne, p. 232-237.

valeurs humaines connaissent un déploiement progressif au cours de l'histoire, en liaison avec le cheminement sur terre du peuple de Dieu, sous la double impulsion providentielle des chrétiens et de leurs antagonistes : c'est, croyons-nous, vérité parfaitement contrôlable. N'est-ce pas ce qu'observe Bergson quand il note que tout développement humain sera toujours à l'actif du Christ.

Mais cela ne signifie pas que ce déploiement essentiellement d'ordre intensif ou qualitatif soit également et proportionnellement d'ordre quantitatif et extensif. Encore une fois, « tout dépend de notre liberté ». Si le ferment chrétien entraîne dans le flux de l'histoire une germination toujours plus haute et plus profonde des valeurs humaines, il serait contraire aux leçons de l'expérience historique, *sinon à celles de la psychologie*, de prétendre que *l'humanité* aille toujours en son ensemble en se perfectionnant moralement et spirituellement, d'une manière proportionnelle à la science et aux techniques. Où est le naïf qui oserait soutenir un tel mythe? D'autre part, le Christ a demandé s'il y aurait encore de la foi sur la terre, lors de son retour. Cette question du Maître n'est, certes, pas faite pour pousser le chrétien au désespoir, mais pour le stimuler et le faire réfléchir. Elle nous oblige à prendre conscience du mystère de la Providence ainsi que du drame mystérieux de la destinée de l'espèce humaine. Car celle-ci, par delà ses aspects ou moments collectif et temporel, est avant tout d'ordre personnel et eschatologique. Certes, le destin chrétien est ouvert à tous. Mais, il est essentiellement d'ordre surnaturel, de l'ordre de la vie divine, de l'ordre de l'au-delà, et seule y prendra part définitivement la communauté des hommes de bonne volonté que Jésus nomme les élus.

IV. CONCLUSIONS APOSTOLIQUES ET SPIRITUELLES EN LA CONJONCTURE PRESENTE

Travailler à faire des élus, c'est donc travailler du même coup à promouvoir le progrès humain ; travailler au règne du Christ dans les hommes, c'est travailler à l'exaltation de l'homme et à son règne sur le monde. Et tout est l'œuvre de la charité. Il faut donc travailler à la diffusion de la charité dans le cœur des hommes ; en intensité et en extension. Tout est là.

A ce titre, les labeurs qui tendent immédiatement à la prédication évangélique, sous toutes ses formes, demeureront toujours, dans la mesure même où cette prédication visera une haute élévation des âmes, la requête première et le bienfait principal de la charité apostolique dans l'Eglise ; c'est ce que nous pouvons appeler l'apostolat perfectif : celui qui est la propriété de l'épiscopat et du sacerdoce mandaté par l'épiscopat : du sacerdoce, surtout — et c'est celui des

(21) *De Virgin. vel.*, 1.

grands ordres voués à la prédication — qui est mandaté en sa mission d'évangélisation par l'évêque universel qui siège à Rome.

Mais il est vrai aussi que, pour allumer un foyer d'incendie, il faut, quand la nécessité s'en présente, disposer à prendre feu la matière à embraser. La charité demande donc à l'apôtre un travail préparatoire à l'évangélisation proprement dite ; l'histoire des missions l'atteste clairement. Ce travail varie suivant les obstacles que la réception du message évangélique peut rencontrer dans les âmes ; il est double : il consiste non seulement à dissiper des préjugés et à capter des sympathies, mais encore à ôter les hommes de situations qui dissolvent les mœurs et à promouvoir chez eux des jugements et des habitudes d'honnêteté naturelle. Ce labeur apostolique s'impose aujourd'hui, en France notamment, sous peine de ne pouvoir efficacement remplir le premier.

Quelques notes de M. Gabriel Marcel le signalent à merveille, je crois. « Tout donne à penser, écrit-il, que l'effondrement des croyances religieuses, qui s'est produit depuis un siècle et demi dans de vastes secteurs du monde occidental, entraîne comme sa conséquence un *affaiblissement des fondations naturelles* sur lesquelles ces croyances s'édifiaient. Le philosophe, mis en présence d'un fait de cette envergure, est tenu d'en chercher l'explication et de se demander si, au principe de ces fondations, ne réside pas une certaine piété, elle-même d'essence manifestement religieuse, mais qu'on pourrait sans abus dire infra-chrétienne, car elle est le soubassement qui aujourd'hui, sous nos yeux, se détruit ; en sorte que l'œuvre de reconstruction, dont tous connaissent la nécessité, devra s'effectuer non pas au ras du sol, comme on se l'imagine d'ordinaire, mais à partir d'un sous-sol à prospecter et à déblayer » ([22]). A mon sens, cette dernière remarque, pénétrante particulièrement, est grave de conséquences. Elle me paraît analyser un point auquel touchent continuellement mais confusément — il y manque l'analyse philosophique — les pages décisives de *France, pays de mission* et de *Problèmes missionnaires de l'apostolat rural* ([23]). Elle suffirait à exiger les entreprises apostoliques les plus engagées dans les complexes humains.

Et cependant, il y a autre chose à faire, en vertu de la charité apostolique, que ce travail de préparation à l'évangélisation, qui réside dans l'étude des conditions humaines de l'économie, de la sociologie et des composantes essentielles de l'humanisme. Il ne suffit pas de travailler théoriquement et pratiquement à ce que l'économie ne broie pas l'homme et à ce que l'homme soit psychologiquement apte à accueillir le don de Dieu, au lieu d'être amené de plus en plus

(22) G. Marcel, *Le vœu créateur comme essence de la paternité*, Chronique Sociale, mars-avril 1944, p. 81 et 82. Reproduit dans *Homo Viator*.
(23) Collect. *Rencontres*, Paris, Edit. du Cerf.

par suite des progrès matériels, à se matérialiser, c'est-à-dire à se déshumaniser. Il y a à promouvoir dans le monde ce que j'appellerai l'actualisation, en épaisseur humaine, de la prise en charge de l'humanité par le Christ. Au vrai, il ne s'agit pas d'un autre travail, mais d'une autre requête, d'une exigence nouvelle par rapport à ce travail et d'un autre esprit en sa conduite. Cette autre inspiration, plus haute, fera de tous ces labeurs une sorte d'évangélisation de l'homme dans les profondeurs de sa structure et de ses activités, une évangélisation de tout l'humain. Il ne s'agit pas de dévaluer le mystère rédempteur, mais de revaloriser toute la vie humaine au contact de Sa grâce. Il ne s'agit pas de ne plus s'attaquer au péché, mais de s'attaquer aussi à toutes les misères de l'homme, filles et instigatrices du péché.

Nous l'avons dit : « c'est tout l'homme et toute l'humanité que le Christ a récapitulés en lui, âme et corps, avec toutes leurs dimensions spirituelles et temporelles, et leurs engagements dans la vie économique, sociale et politique » ([24]). Cette œuvre, faite virtuellement dans le Sauveur en personne, il appartient à l'Eglise de l'histoire de l'actualiser dans l'humanité qui chemine au cours des siècles et de l'y actualiser par l'entremise de l'humanité. C'est le sens splendide de l'apostolat intégral qui n'abstrait pas la bonne mort de l'homme de sa bonne vie, ni l'âme du corps, ni l'individu de la famille, ni la famille de la cité, ni la cité de la nation, ni la nation de l'humanité, suivant le temps et suivant l'espace.

Le levain dans la pâte, ce n'est pas seulement, chez le chrétien : un ferment de progrès dans la vie de charité et le germe de l'immortalité bienheureuse, c'est encore, dans le monde, tout ce travail de germination et d'efflorescence, d'évolutions et de révolutions, issu de l'Evangile et qui ne cessera de se développer jusqu'à ce que soit complet le nombre des élus. N'est-ce pas sous la pression de la pensée et de la vie chrétiennes que l'esclavage a disparu du monde civilisé ? Disparaîtront sous la même poussée, et quand les complexes sociaux et politiques s'y prêteront, le prolétariat, la domesticité et le métayage : le métayage tout au moins qui ne serait pas une libre, vraie et juste association dans l'exploitation agricole. L'esclavage est aujourd'hui regardé comme contraire aux droits de la personne humaine : il y a eu évolution depuis saint Paul et cependant notre jugement d'aujourd'hui était dans les principes de Paul comme en ceux du Christ. Sans doute vaut-il mieux être un saint esclave qu'un homme libre aux mœurs dissolues. Sans doute n'est-il de pire servage que celui qu'exercent sur l'âme le péché et le démon. C'est entendu. En dehors de la sainteté il n'y a que des valeurs humaines relatives. Néanmoins, pour ne prendre que cet exemple, ces abolitions de formes

(24) *Masses Ouvrières*, 1e livraison : Bouche, *L'ascension des masses ouvrières*.

dégradées de servage, si j'ose ainsi qualifier les états de salariat et autres, appartiennent incontestablement à l'actualisation intégrale, à telle époque de l'histoire, de la prise en charge de l'humanité par le Christ.

Tout développement humain sera toujours à l'actif du Christ, notait Bergson. Il devrait être ensuite, toujours et d'abord, à l'actif des chrétiens. Il y a là, pour eux, devoir de témoignage au bénéfice des incroyants. Certes, chez eux, en eux, le Christ apparaîtra toujours humble et persécuté, suivant la condition kénotique de l'Eglise militante, dont parle Boulgakoff ([25]), mais il y doit apparaître aussi sous l'aspect triomphant du Maître de vérité et de vie qui a vaincu le monde. Il y a là, dans l'Eglise, plus encore que valeur de témoignage au bénéfice des incroyants, valeur de charité au profit de la communion des fidèles, valeur de joie, de réconfort et de récompense dans la vérité et l'amour vécus.

Ainsi que tout, la science, les techniques, les inventions sont au service de la charité et des élus. L'optimisme chrétien exige donc qu'on travaille hardiment et joyeusement à l'amélioration des conditions de vie sous toutes les formes où elles se peuvent présenter ; mais la connaissance de l'homme comme l'ascétisme chrétien exigent en même temps qu'on instruise l'humanité et qu'on l'éduque, afin qu'elle sache faire bon usage et de la création et des aménagements que le génie et l'œuvre des hommes y apportent de siècle en siècle. Ce bon usage requiert une grande prudence et un grand esprit de détachement et, en conséquence, au moins de temps à autre, des actes énergiques de renoncement volontaire ; c'est pourquoi j'emploie le terme d'ascétisme. La remarque de saint Augustin, en regard des biens de la terre, sera toujours vraie : « Il vaut mieux avoir moins de besoins que de posséder plus de confort » ([26]). En face des progrès modernes, l'humanité, suivant les lumières et la vertu dont elle jouit ou non, peut rendre grâces à Dieu plus lucidement — et cela marque un développement en valeur humaine — ou river ses yeux et son cœur plus lourdement à la terre — et cela marque une régression plus accusée.

Les clercs savent-ils aujourd'hui discerner assez, et suffisamment faire remarquer, dans les merveilles du monde progressivement prospectées par les savants, comme dans les inventions des sciences appliquées, la double empreinte et le double bienfait du Dieu Créateur dans les œuvres de la nature infra-humaine et dans les œuvres de l'esprit humain ? La religion, comme la grâce, s'appuie sur la Création. Et le surnaturel, coupé d'avec la nature, n'est plus qu'un « surnaturalisme » déraciné, sinon contre nature. A l'encontre des tendances tenaces du manichéisme et du pessimisme, sachons montrer

(25) *Du Verbe Incarné*, Paris, Editions Montaigne.
(26) S. Augustin : *Regula*.

comment la création et la grâce font de la spiritualité chrétienne, et fondamentalement, une spiritualité d'adoration et d'action de grâces.

« La vie et la mort, le bien et le mal sont devant l'homme » ([27]) : question de choix ; question d'usage de la liberté. Cette considération ne peut laisser tranquilles les chrétiens. Ainsi, parce que le grand nombre des hommes sont enclins à vivre surtout de sensations et d'émotions, c'est fatal : à moins que progressivement une élite spirituellement plus fervente et humainement plus dynamique ne les entraîne, les masses se matérialiseront toujours davantage. Au levain de soulever la pâte et non de se corrompre en un vieillissement stérile. Au sel de saler et non de se laisser affadir.

En tout cas, gardons sagesse. Le mésusage, si fréquent qu'il soit, de choses bonnes ne doit pas nous porter à les juger mauvaises, mais seulement à les utiliser dans le sens des fins humaines. Comme la science des choses divines elle-même, les progrès techniques sont, en soi, des secours pour l'homme. Ils l'invitent à la vraie grandeur dans l'humilité et non au vain orgueil ou à la paresse ; ils lui permettent des manifestations nouvelles de la vraie charité : que l'on songe aux progrès de la chirurgie et aux facilités de rencontres et de présence qu'offrent les voyages rapides. Mais, le bon usage de tout en ce monde est, en définitive, la contemplation de la vérité. D'où l'importance hors de pair d'une culture authentiquement chrétienne, d'un humanisme intégral qui fasse une large part à la vie intérieure, d'une *sagesse*.

Saint Thomas propose à l'homme l'idéal de la sagesse que poursuivent à la fois les aspirations évangéliques et les plus nobles tendances de l'esprit humain : « à les considérer comme il faut, écrit-il, toutes les fonctions, tous les offices de la vie humaine apparaissent comme étant au service de ceux qui contemplent la vérité » ([28]). Idéal aux antipodes de l'« idéal » matérialiste : comment, sans lui manquer et manquer à l'amour de Dieu et de l'humanité, ne le vouloir que pour soi ? Qu'on le veuille ou non, ce sont les sages qui sont les vrais maîtres du monde. Mais, en dépit de toute illusion contraire, il faut reconnaître que cette sagesse exige la vraie et haute vertu. C'est pourquoi saint Thomas a encore écrit : « le péché de l'homme consiste en ceci que l'homme, en adhérant aux choses corporelles, méprise les biens spirituels ; aussi convenait-il que le Fils de Dieu nous montrât dans la nature humaine qu'il avait assumée, par ce qu'il a fait et souffert, quel remède pouvait y être apporté ; il faut, en effet, que les hommes réputent pour rien les biens et les maux temporels de peur qu'entravés par une attention désordonnée aux uns et aux autres ils soient moins adonnés aux choses spirituelles » ([29]).

(27) *Ecclesi.*, XV, 18.
(28) S. Thomas, *III*[a], *C.G.*, c. 37.
(29) S. Thomas, *de Ration. fidei*, cap. VII.

Au travail donc, pour que les contemplateurs de la vérité soient toujours plus nombreux. La grande prière du spirituel n'a au fond pas d'autre objectif. L'oraison dominicale est la règle des demandes du vrai contemplatif comme elle est la règle de ses désirs. Il sait que nul ne peut aimer Dieu en lui-même sans aimer tous les hommes en Dieu. Il sait et il vit le premier vœu de l'âme qui aime le Christ : celui de « la sanctification du Nom » ; aussi sa prière se fait-elle plus instante pour que les hommes connaissent et tiennent pour saint le nom de Dieu, pour que la gloire de Dieu se propage parmi les hommes. Mais il sait et il vit également le second vœu, inséparable du premier : celui de « l'avènement du Règne » ; il a faim et soif du salut des âmes et c'est pourquoi il demande avec ardeur que les hommes parviennent à la gloire et au royaume de Dieu ([30]), car si le Fils de Dieu a pris en charge l'humanité, c'était pour sauver tous les hommes, pour qu'ils vivent de la vision de Dieu. Pour cela, il a rendu témoignage à la vérité, pour qu'en Lui et grâce à Lui, chaque homme, dès cette terre, puisse s'écrier avec le poète :

« O certitude et immensité de mon domaine !
« O cher univers entre mes mains connaissantes !
« O considération du nombre parfait à qui rien
« ne peut être soustrait ou ajouté ([31]) !

« Je suis en paix avec tous les êtres qui sont sous le fir-
[mament

« Je donne la paix, je ressens en moi la paix
« De tous mes frères anonymes.
« Qu'ils grandissent avec moi dans vos biens
« Comme croissent les moissons unanimes ([32]) ».

Humbert Bouëssé, O.P.

(30) S. Thomas, *IIa IIae*, 83.9 et 1 m, ; Expos. Orat. dom.
(31) Paul Claudel, *Cinq grandes odes*, La Maison fermée.
(32) Paul Claudel, *Cinq grandes odes*, Processionnal.